Passions naturelles et passions sociales chez Jean-Jacques Rousseau Etude conceptuelle 1ière partie

Par **Cécile Nail**, ancienne élève de l'ENS, professeur agrégé de philosophie, université de Clermont.

Les passions, dans lesquelles Rousseau voit « le mobile de toute action » (*Rousseau juge de Jean-Jacques*, « Premier Dialogue »), ont leur origine dans la sensibilité de chacun : « nous naissons sensibles, et dès notre naissance nous sommes affectés par les objets qui nous environnent. Sitôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou désagréables, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous et ces objets, et enfin selon les jugements que nous portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne » (*Emile*, I). Si ce sont nos rapports aux objets qui déterminent nos désirs et nos craintes, alors toute notre action est régie par des principes pratiques qui nous sont propres et particuliers. Les passions singularisent chacun de nous comme un individu, qui se révèle dans chacun de ses actes - lesquels procèdent *in fine* d'une expérience affective irréductiblement singulière. Les passions naturelles, que l'on désigne par là celles que nous sommes en mesure d'éprouver originellement ou bien celles qui sont les plus fondamentales, sont toujours celles d'un individu : elles ont l'individu pour principe, c'est-à-dire pour source (= les conditions de l'individualité, c'est-à-dire la sensibilité) et pour objet (= les intérêts de l'individu).

Dans ces conditions se pose évidemment la question de savoir en quoi consiste la sociabilité de cet être sensible et passionné qu'est l'homme. Comment en effet les passions naturelles, qui définissent autant qu'elles servent les intérêts de l'individu, pourraient-elles fonder la vie sociale - ou à tout le moins s'y adapter ? Un effroyable dilemme semble en effet s'établir entre le principe pratique singulier et individuel que constitue la passion, d'une part, et d'autre part les principes pratiques communs (= les règles, les lois) que requiert la vie sociale. De fait, le principe pratique efficace, véritablement moteur, est la passion ; supprimer, ou même affaiblir ce principe, dans l'espoir de lui en substituer un autre, devrait en

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

toute logique conduire à la cessation de l'activité et à l'inertie des êtres. Pourtant, il est dans le même temps bien difficile de se résigner à l'impossibilité, pour l'homme, d'agir selon un autre principe que la passion ainsi conçue: de par leur singularité, les passions sont des principes pratiques socialement dissolvants. A cet égard, elles ne sauraient rien avoir de spécifiquement social, sinon peut-être leur égale distribution dans tous les hommes qui composent une société. De quelque manière qu'on l'envisage, l'alternative semble en tout cas funeste, soit à l'activité, soit à la sociabilité ; dans tous les cas, l'humanité de l'homme semble perdante. Sacrifier les passions naturelles de l'individu à la société, ce serait sacrifier la nature active de l'homme, et le priver ainsi de la jouissance de lui-même. Les passions sociales n'auraient dans ce cas qu'une signification privative : elles marqueraient moins l'éclosion d'un nouveau principe pratique que l'extinction du seul principe pratique qui soit efficace, et, avec elle, la dénaturation de l'homme qui, de naturellement actif, deviendrait socialement passif. Sacrifier la sociabilité à l'individu, ce serait appauvrir les moyens de son activité et perdre, à plus ou moins long terme, le genre humain.

Il est à espérer que Rousseau, qui, dans son œuvre, pose magistralement le problème de la contradiction des passions naturelles et de la sociabilité, trouve une solution à ce dilemme. Dans le cas contraire en effet, il n'y aurait plus rien à objecter aux théories de l'autoritarisme politique : si les passions sociales se substituent aux passions naturelles en les écrasant, si elles transforment l'homme en un être passif, alors il sera difficile de ne pas donner raison, de fait, à ceux qui assimilent le chef de l'Etat à la figure du père, et le peuple à ses enfants - un père ayant naturellement tout pouvoir sur ses enfants. L'antinomie des passions naturelles et des passions sociales, si elle s'avère effectivement insoluble, pourrait ainsi servir de caution théorique aux pratiques politiques de l'oppression et de l'autoritarisme. Pire encore : elle retirerait à la critique l'outil conceptuel d'un droit naturel (à l'activité, donc à la liberté), dès lors que les passions naturelles, irrémédiablement dissoutes dans les passions sociales, ne pourraient plus étayer la dénonciation des abus de pouvoir. Est-ce là l'unique perspective de l'analyse rousseauiste des passions ?

I. « Passions primitives » et « passions secondaires ».

C'est un préalable à l'analyse et à la résolution du problème que de comprendre ce qui sous-tend l'opposition entre les passions naturelles et les passions sociales : Rousseau ne la nie pas, mais entend montrer qu'elle n'est pas nécessaire. A ses yeux en effet, elle est liée à certaines circonstances sociales,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 6 pages.

qu'il convient d'analyser, de manière à mieux désamorcer les doctrines de l'autoritarisme politique. C'est dans cette perspective que s'inscrit la fameuse opposition rousseauiste entre des «passions primitives », naturelles et bonnes, d'une part, et d'autre part des « passions secondaires », artificielles et mauvaises. Toute la question ici est évidemment de savoir ce qui fait la bonté des unes et la perversité des autres.

En préambule à toute son analyse, Rousseau identifie «une passion primitive, innée, antérieure à toute autre et dont toutes les autres ne sont que des modifications » : « la source de nos passions, l'origine et le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme et ne le quitte jamais tant qu'il vit est l'amour de soi » (*Emile*, IV). Il s'agit là d'une passion fondamentale, propre à l'être sensible (l'homme aussi bien que l'animal), qui le « (charge) spécialement de sa propre conservation » (*Emile*, IV) - le bien-être s'ajoutant à la conservation comme une fonction spécifiquement humaine de l'amour de soi, qui «nous [les hommes] intéresse ardemment à notre bien-être et à notre conservation » (*Discours sur l'Inégalité*, « Préface »). L'amour de soi est la passion naturelle par excellence, pour deux raisons au moins : d'abord, elle est commune à tous les êtres naturels sensibles, de sorte que, bien loin d'être une propriété humaine, spécifique ou socialement acquise, elle rive l'homme à la nature ; quoi qu'il devienne, l'homme ne cesse d'être d'abord et avant tout un être naturel, soumis à la même loi (= celle de se conserver) que les autres êtres sensibles. En ce sens, la passion naturelle de l'amour de soi fait valoir une condition de l'activité humaine. Ensuite, l'amour de soi, qui ne quitte jamais l'homme « tant qu'il vit », est une passion immédiatement agissante : dès le premier instant de sa vie, l'homme (et plus généralement l'être sensible) est placé sous sa direction ; c'est à l'efficace de cette passion (plutôt qu'à une autre faculté - la mémoire, première condition de l'expérience, ou la raison par exemple) qu'il doit ainsi de pouvoir se conserver, même à cet âge de dénuement et de faiblesse extrêmes qu'est la toute petite enfance. En ce sens, l'amour de soi associe, aux déterminations du naturel, de l'universel, du primitif et de l'immédiat, celle du bon : l'amour de soi nous prescrivant de tout faire pour nous ***conserver***, le simple fait de commencer à être et de sentir notre propre existence nous la fait aimer et prendre pour fin ; l'amour de soi est une passion née du plaisir d'être, qui nous permet de continuer à jouir de nous-mêmes.
La naturalité et l'universalité de l'amour de soi n'impliquent pas en effet que l'être soumis à cette passion soit inactif dans la conservation de lui-même : chacun au contraire a la « charge (spécifique) » de sa propre conservation et, pour l'homme, de son propre bien-être. Le soi, qui définit l'objet de cette passion, est singulier : il est déterminé d'abord par ce que nous éprouvons réflexivement de nous-mêmes, à l'occasion d'une sensation ou d'une action corporelle ou mentale. Pour être plus

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

précis : l'homme seul a cette capacité réflexive, qui lui permet de sentir, en plus d'une image sensible (ce dont l'animal se contente), un acte de son esprit - l'acte de sentir au tout premier chef ; l'homme seul, en conséquence, se perçoit comme un être à la fois sensible et actif (cf. «Passions et liberté chez Jean-Jacques Rousseau »). En tout état de cause, c'est toujours une expérience singulière, propre à chaque individu, qui définit le soi que l'amour de soi lui fait aimer et qu'il doit en conséquence conserver. Or, cette expérience et la connaissance de soi qui en résulte constituent une première modalité d'activité pour l'individu - une modalité d'activité évidemment impliquée par la passion naturelle de l'amour de soi. De cette première modalité active en résulte une seconde, qui consiste à déterminer les moyens de son action susceptibles de satisfaire les intérêts qui ont été ainsi définis. Le but de l'action est la jouissance de soi, qui, pour cela même qu'elle enrichit les modalités de l'existence, donne de nouvelles déterminations au soi et partant de nouvelles modalités à l'activité visée par l'amour de soi. A cet égard, cette passion fondamentale, naturellement bonne dès lors qu'elle fait agir l'individu pour son bien propre, est un principe pratique qui le rend capable de réaliser, seul, par lui-même, son bonheur. Voilà pourquoi Rousseau voit dans l'amour de soi le principe à la fois naturel et individuel de la bonté humaine : puisqu'il permet à l'homme d'être indépendant et d'être heureux en faisant ce qui lui plaît, alors on peut dire que l'homme, dès lors qu'il agit sous la conduite de cette passion, est naturellement bon. Ainsi Rousseau écrit-il dans le « Premier Dialogue » de *Rousseau juge de Jean-Jacques* : « les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent et n'ayant que l'amour de soi pour principe sont toutes aimantes et douces par leur essence ».
Pourquoi l'homme n'est-il pas alors aussi heureux qu'il devrait l'être ? Se peut-il qu'il n'agisse pas toujours selon cette passion, alors même qu'elle est naturelle ? L'hypothèse de Rousseau est que la vie sociale introduit un profond bouleversement dans l'économie naturelle des passions. On l'a vu, les passions naturelles (issues de l'amour de soi) sont bonnes à mesure qu'elles garantissent l'indépendance de l'individu, et satisfont à ses intérêts nécessairement singuliers ; mais comment chacun pourrait-il être en mesure de satisfaire à tous ses intérêts quand il vit avec ses semblables, dont les intérêts diffèrent au moins en partie des siens, puisque chacun travaille à la conservation d'un soi irréductiblement individuel ? Il semble à la vérité impossible pour les hommes vivant ensemble de s'accorder sur les mêmes fins, dans la recherche collective et solidaire d'un bien commun. C'est un effet des passions naturelles, de l'amour de soi en particulier, que de constituer autrui comme un *alter ego* : parce que l'amour de soi est une passion universelle, lui et moi vivons pour la même fin - nous conserver ; mais, parce que notre sensibilité et notre expérience nous individualisent, lui et moi ne

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 6 pages.